



Antoine de Caunes dans le taxi de Jérôme Colin : l'interview intégrale



Antoine de Caunes : Bonjour

Jérôme : vous allez bien ?

Antoine de Caunes : très bien merci, est-ce que pouvez d'abord suivre ce taxi et ensuite m'emmener à un bistrot qui s'appelle « Les ondes » à la Maison de la radio ?

Jérôme : d'accord – je peux vous faire ça !

Antoine de Caunes : c'est parti, mon kiki !

Jérôme : c'est parti.

Antoine de Caunes : oh c'est magnifique, ça s'ouvre et ça ferme à volonté ? ... « I don't know where to begin »..

Jérôme : c'est beau.

Antoine de Caunes : je ne sais pas combien de centaines de fois je l'ai écouté cet album... c'est obsessionnel.

Jérôme : la chanson est obsessionnelle ?

Antoine de Caunes : non, tout l'album, de la première à la dernière note.

Jérôme : Suffian Stevens, c'est un grand mélodiste...

Antoine de Caunes : oui, mais j'aime beaucoup le reste de son travail... les états...je ne sais plus quoi... mais celui-là, il a un charme assez morbide d'ailleurs parce que c'est tellement *dark* ...



Jérôme : et cette chanson-là, pourquoi ?

Antoine de Caunes : non, non, c'est pas cette chanson là en particulier, c'est tout l'album, tout l'album, quand je prends ma voiture, c'est cette musique qui se déclenche, étonnant non ?

Jérôme : ici aussi.

Antoine de Caunes : c'est quoi votre nom vous ?

Jérôme : Jérôme.

Antoine de Caunes : C Jérôme, vous êtes chanteur ?

Jérôme : ah ah !! on va faire mieux ?

Antoine de Caunes : pauvre C Jérôme, qu'est-ce qu'il est devenu d'ailleurs ?

Jérôme : hé bien , on ne sait pas.

Antoine de Caunes : on ne sait pas.

Jérôme : mais paraît-il qu'il n'a pas changé ?

Antoine de Caunes : pourquoi il aurait changé ? il était parfait ! on ne change pas une équipe qui gagne.

Le retour à la radio

Jérôme : non, c'est vrai, ça c'est votre lieu de travail ?

Antoine de Caunes : oui, c'est un de mes lieux de travail, c'est la Maison de la radio, elle est belle non ?

Jérôme : ah oui, c'est beau.

Antoine de Caunes : elle est gigantesque, c'est une immense maison ronde, qui a été construite dans les années soixante... qui a la particularité d'être ronde, ça veut dire qu'on tourne en rond un peu dedans... parfois dans tous les sens du terme !! mais heu !! on peut s'y perdre ! y a une légende qui court sur la maison de la radio selon laquelle y a des vieux animateurs qui continuent à errer dans les couloirs, sans réussir à trouver la sortie.

Jérôme : vous avez recommencé à la radio sur France Inter, y a combien de temps maintenant ?

Antoine de Caunes : y a deux ans, là on finit la deuxième saison.

Jérôme : pourquoi vous avez accepté de revenir à la radio ?

Antoine de Caunes : en fait, je n'avais pas fait de radio depuis très, très longtemps, j'avais fait de la radio, une première fois, dans les années quatre-vingt, avec une émission qui s'appelait « Malboro music » qui était sponsorisée donc par un célèbre cigarettier, donc je tairais le nom et qui avait comme particularité de m'envoyer aux Etats Unis pour sillonner les Etats-Unis, état par état, avec l'idée que chaque ville américaine a un son différent et particulier, évidemment ce qui tombe sous le sens.

Jérôme : et vraiment sponsorisé par le cigarettier ?

Antoine de Caunes : ah oui, Philip Morris.

Jérôme : c'est chouette, je trouve !!

Antoine de Caunes : à l'époque ils avaient le droit de sponsoriser ou parrainer, comme on dit, le sport automobile, ils étaient beaucoup en F1, et puis la musique, dont « Malboro Music », et ça, ça a duré trois ans et pendant trois ans, je me suis baladé aux Etats-Unis, d'état en état avec mon ami Chalumeau qui lui résidait à New York à l'époque... Donc on s'est tapé vraiment tous les Etats ! je faisais des allers-retours à Paris pour mixer.

Jérôme : c'est bien, ça !

Antoine de Caunes : oui, le rêve... le rêve, ça été les conditions optimales, en fait, c'est la radio que j'aime, aller sur le terrain, voir les gens, après on a fait une émission de studio avec Albert Algoud et Karl Zéro qui s'appelait BA BE BI BO BU, sur RFM, qui était une émission en direct le matin, très délirante, très, très délirante, tellement délirante d'ailleurs qu'on s'est fait sauter de l'antenne ! mais on s'est beaucoup amusé...



Jérôme : et alors, ici justement pourquoi avoir accepté de revenir faire du studio, tous les jours, c'est ça qui est terrible ?

Antoine de Caunes : oui, parce je démarrais par ailleurs, une collection d'émissions qui s'appelait la « Gaule d'Antoine » sur Canal.

Jérôme : très bon titre !

Antoine de Caunes : qui m'emmenait me balader, refaire du documentaire, c'est-à-dire sortir du plateau pour aller à la rencontre des gens, ce qui est, là aussi en télévision, une forme de télévision que j'affectionne par-dessus tout.

Jérôme : à la découverte de plein de régions de France ?

Antoine de Caunes : oui, région par région, là on a dépassé le mi-chemin puisqu'on a fait 8 régions sur 13, mais donc voilà, allant faire du doc, ressortant... là on tournait à peu près tous les weekends dans les régions, la perspective de me retrouver en studio, dans l'intimité du studio et de la radio, ça m'a parlé ! du coup, je leur ai dit oui, on en discutait depuis quelques années, j'ai fini par accepter.

Jérôme : c'est la même chose tous les jours, c'est quelque chose qui vous plaît ?

Antoine de Caunes : oui, j'adore...

Jérôme : la routine, je veux dire ?

Antoine de Caunes : oui, j'adore, parce que ce n'est pas une routine justement, en fait, si ça devient une routine, j'arrête, non, ce qui est passionnant dans l'idée de refaire tous les jours, c'est qu'on affine le trait, une fois qu'on a posé le cadre et installé la structure, après on joue à l'intérieur et c'est passionnant, c'est vraiment passionnant et comme c'est une émission de pop culture, on ne reçoit, je dis « on » car y a Charline Roux dans l'histoire, qui est ma partenaire et qui joue un rôle très important, on ne reçoit que des gens qu'on a envie de recevoir... c'est-à-dire qu'on échappe à tous les circuits promos habituels où il faut recevoir la petite actrice machin.. Parce que ça nous permettra d'avoir...

Jérôme : le gros acteur truc...

Antoine de Caunes : non, ça on ne marche pas là-dedans.

Jérôme : un paquet de lessive contre un autre.

Antoine de Caunes : voilà, on ne reçoit que des gens qu'on aime et qu'on a envie d'avoir, de faire découvrir et avec lesquels on a envie de passer 1 heure pour s'amuser.

Trouver encore du sens à ce métier

Jérôme : vous trouvez encore un sens, vous, parce qu'évidemment le métier de journaliste ca fait un bout de temps que vous le faites, encore un sens à ce métier, à parler avec des gens pour que d'autres gens écoutent ? quel sens vous trouvez à ça ?

Antoine de Caunes : en fait, moi j'ai commencé à faire ma première émission à la fin des années soixante-dix, ça s'appelait « Chorus », c'était une émission de rock, à une époque où, parce que j'aime le rock, je suis un baby boomer, j'ai grandi en écoutant ça, c'est ma musique, j'aime le rock, le blues, et donc je faisais une émission de rock à une époque où le rock n'avait pas droit d'antenne à la télé, c'est le triomphe des C

Jérôme et des Carpentiers et autres émissions de sinistre mémoire, pour moi, et donc proposer du rock, ouvrir une fenêtre pour cette musique-là, qui était quand même une musique aimée par énormément de gens mais pas du tout représentée, mais du coup il y avait quelque chose de l'ordre de la « mission », le mot est peut-être un peu fort..

Jérôme : oui, mais je comprends.

Antoine de Caunes : arriver...

Jérôme : à aller contre la culture dominante, quoi !



Antoine de Caunes : oui, puis à être prescripteur, quand les gens vous ont un peu reniflé, cerné et qu'ils vous font confiance, ben si vous leur dites : écoutez ça plutôt que ça, voilà, ils vous suivent, ça permet quand même de créer des dynamiques.

Jérôme : et maintenant ?

Antoine de Caunes : ben maintenant, j'ai toujours le même plaisir en fait, j'ai toujours le même plaisir à soit parler avec des gens que j'admire parce que j'ai plein de questions à leur poser, soit faire découvrir des jeunes pousses.

Jérôme : au public...

Antoine de Caunes : et aider quoi, faire partir de la chaîne alimentaire...

Partir, voyager

Jérôme : oui, vous êtes née à Paris, vous, Antoine ?

Antoine de Caunes : est-ce que je suis née à Paris ? je suis née à Boulogne-Billancourt qui est la proche banlieue de Paris, mais je suis parisien, oui, j'ai toujours vécu à Paris, toujours.

Jérôme : vous disiez tout à l'heure, j'ai fait de la radio, je parlais, et c'est comme ça que j'envisage mon métier, voyager... le voyage, c'est un truc qui vous a piqué tôt vous ?

Antoine de Caunes : ah oui, oui, puis je suis née d'un père qui était un grand voyageur, qui a passé sa vie par monts et par vaux, du coup je le voyais assez peu d'ailleurs, mais il était sans arrêt à l'autre bout du monde en train de faire des trucs pas possibles quoi ! aller au Groenland, traverser l'Amazonie ! sur une île déserte... des trucs de fou !

Jérôme : Georges ?

Antoine de Caunes : oui, et du coup, oui, oui, je pense que j'ai hérité de ça, ce besoin de bouger, mon père disait un truc génial : « l'important, c'est pas d'arriver, mais de partir », et j'en ai fait ma philosophie d'une certaine manière, je ne suis heureux que quand j'arrive à boucler des choses et puis, une fois qu'elles sont bouclées, repartir ailleurs ! pas m'éterniser...

Jérôme : Moi, je me rappelle à 15, 16 ans avoir lu « Le Seigneur des Anneaux » et à un moment quand il quitte la Comté, y a un des Hobbits qui dit à l'autre, il s'arrête et il dit : « si je fais un pas de plus, je suis jamais allé plus loin de chez moi », et je me rappelle, ça m'avait marqué et j'ai compris adulte pourquoi ça m'avait marqué... parce que partir c'est ...

Antoine de Caunes : l'essentiel est de partir.

Jérôme : c'est l'essentiel, oui.

Antoine de Caunes : mais de partir dans tous les sens du terme, on n'est pas obligé de se déplacer géographiquement, il faut voyager, partir dans des aventures, et ça, la littérature, la musique, le cinéma, c'est un tremplin fantastique, mais voyager c'est bien aussi, j'ai beaucoup voyagé, je me suis baladé un peu partout, j'ai même envisagé d'aller vivre ailleurs à un moment, m'installer en Australie, ou à New York...

Jérôme : pourquoi vous ne l'avez pas fait ?

Antoine de Caunes : je ne l'ai pas fait car j'avais déjà des enfants en route et c'était un peu compliqué, et puis qu'il fallait tout reprendre, tout redémarrer, ce qui n'était pas un obstacle insurmontable, mais je ne sais pas, ce sont des raisons de circonstances, puis j'aurais l'air malin, si j'étais resté en Australie il y a trente ans, peut-être que je serais en train d'élever des alligators.

Jérôme : oui, mais vous y seriez peut-être très bien.

Antoine de Caunes : on ne saura jamais, le mystère reste entier.

Le travail et le plaisir



Jérôme : vous aurez travaillé de manière relativement acharnée, ça a été le centre de votre vie le travail

Antoine de Caunes : oui, moi c'est le travail qui me structure.

Jérôme : plus que la famille ? plus que...

Antoine de Caunes : non, c'est un ensemble de chose, mais le travail est vraiment la colonne vertébrale, sans doute, je ne sais pas pourquoi, pour échapper à d'autres choses.

Jérôme : parce qu'il vous donne une identité aussi ?

Antoine de Caunes : non, parce que je suis heureux dans mon travail, je fais un travail où la frontière entre le travail, ce qu'on appelle le travail, qui est quand même un terme de torture

Jérôme : tripalium, ça s'appelle le tripalium...

Antoine de Caunes : la nuance entre le travail, c'est-à-dire ce que je fais pour gagner ma vie, pour nourrir les miens, enfin le travail quoi, et bien la frontière entre ça et le plaisir n'existe pas, c'est-à-dire que je vais travailler, sans avoir le sentiment d'aller travailler, c'est terrible... alors après c'est du travail, évidemment que c'est du travail, je pourrais être là à me gratter les c... dans un jardin, à lire des romans... c'est pas du travail, on est d'accord ? mais je ne sais pas rester inactif, j'ai besoin de produire quelque chose, d'organiser, de raconter des histoires.. Donc, ben voilà.

Jérôme : vous, pour ce métier, vous êtes un peu comme Obélix, vous êtes tombé dedans quand vous étiez petit parce que vos deux parents évidemment travaillaient dans les médias, votre père était un grand journaliste et votre maman était productrice d'émissions récré-ado, etc... vous avez jamais douté que ce serait cette route là ? c'était évident, voilà c'est comme ça ou vous aviez d'autres rêves avant ?

Antoine de Caunes : ah non, non pas du tout, je n'avais aucune intention de faire de la télé, puis j'ai fait, mais là, on angélise un peu l'histoire, mais en fait dans réalité pour mes deux parents, père et mère, qui effectivement faisaient de la télé, et qui étaient dans les années cinquante, deux têtes d'affiches de la télé française, c'était tout, sauf un jardin de roses la télé, c'était compliqué, y a eu les premières années, ceux qu'on a appelé les pionniers, c'est-à-dire en fait toute cette génération de gens qui ont commencé à faire de la télé, qui ont défriché le terrain et posé le cadre et inventé la grammaire, c'était passionnant, car personne ne regardait ! Y avait pas de postes de télé physiquement, ils avaient une liberté totale et ils étaient obligés de tout faire, c'est-à-dire de faire aussi bien des news, que du sport, que du divertissement, c'était passionnant quand on y réfléchit, mais après ça s'est compliqué car la télé a eu un pouvoir, un vrai pouvoir, dès que les postes se sont multipliés, les téléspectateurs aussi... Et du coup la politique s'y est intéressée et là ça s'est corsé... Et je sais que mon père par exemple qui était un vrai bon journaliste de formation avec beaucoup d'esprit, beaucoup d'humour, et très littéraire, ne résistait jamais au plaisir d'un bon mot en présentant son journal, du coup il s'est fait viré deux, trois fois, parce que c'était pas supportable qu'un journaliste puisse faire des commentaires déjà, et qui plus est ! des commentaires ironiques... Donc, il s'est fait lourder deux, trois fois et ma mère a eu beaucoup de soucis, c'était une femme dans les années 50-60 dans une télévision faite par des hommes, elle était super féministe, enfin c'était une pétroleuse, ma mère, et elle ne se laissait jamais faire, donc c'était compliqué, puis 68 est passé par là ! elle a pris part au mouvement, puis après elle a eu à le payer assez cher ! non, ce n'était pas un conte de fées, cette télé-là !!

Jérôme : ah donc elle ne vous donnait pas envie du coup ?

Antoine de Caunes : ah non pas du tout ! non !

Et vous, vos rêves de gamin ?

Antoine de Caunes : moi, je voulais être explorateur comme papa, ça, ça me tentait beaucoup, aller à l'autre bout du monde et voir ce qui s'y passe, j'avais envie d'être... Un peu plus tard, j'avais envie d'être photographe, mais reporter-photographe, parce que j'adore l'image, j'adore toujours d'ailleurs, j'avais envie



d'être reporter-photographe pour aller sur les zones de conflits, me frotter à la réalité des choses, moi j'ai grandi dans une France, enfin dans un pays en paix.

Jérôme : vous êtes la première génération, évidemment.

Antoine de Caunes : c'est une grosse parenthèse dans l'histoire de l'humanité ça, je ne sais pas combien de temps ça va durer encore, mais on a passé 70 ans dans un pays où y a pas de guerre, on n'est pas occupé, y a pas de mobilisation pour aller taper sur je ne sais pas qui ! donc, c'est un grand privilège, mais du coup, je n'irai pas jusqu'à dire que ça me manquait !

Jérôme : mais c'était une vie pépère...

Antoine de Caunes : oui voilà, j'avais une vision fantasmée du monde, enfin pas fantasmée, car quand on regarde un peu, y a des conflits partout, j'avais envie d'aller voir à quoi ça ressemblait, j'avais envie de porter témoignage de ça, puis j'ai commencé à bosser dans une agence de presse ...

Jérôme : ah vous l'avez fait ?

Antoine de Caunes : oui bien sûr, faut essayer les choses !

Jérôme : et ?

Antoine de Caunes : en fait, je bossais, je rangeais les négatifs, je classais les diapos, et comme ça se passe toujours dans ces cas-là, comme c'est quand même un standard, un jour tout le monde était de sortie, tous les photographes étaient partis sur des sujets, y avait plus personne, et c'est la nuit où Franco est mort, c'était tellement... la mort de Franco qui était un sujet en soi, c'était le fait que Franco avant de rentrer en agonie avait condamné à mort trois séparatistes basques qui avaient 16 et 17 ans, ils étaient condamnés à mort, ils devaient être garrotés, quand Franco a commencé à glisser doucement, ça y est, il partait, évidemment y a eut un mouvement international réclamant la clémence pour ces mêmes, mais pas du tout, ils ont été garrotés, la nuit même de la mort de Franco... et l'agence voulait un reportage, ben sur quoi ? qu'est-ce qu'on fait comme reportage ?

Jérôme : c'est une bonne question, si on part là-bas, y a deux solutions

Antoine de Caunes : ils m'ont dit : prends une bagnole, car il n'y avait plus d'avions qui atterrissaient, le pays était bloqué là dans les 24 heures qui ont suivi la mort de Franco, prends une bagnole, passe la frontière, puisqu'ils étaient Basques, et essaie de faire quelque chose au Pays Basque, vois ce que tu peux rapporter, je suis parti dans la nuit, j'ai roulé toute la nuit, je suis parti avec un copain, mon appareil photo, je suis arrivé là-bas, y avait la Guardia civile sur les routes, c'était un peu chaud.. Je suis allé au village d'où venait les mêmes, un village paumé dans le Pays Basque espagnol, et là qu'es-ce qu'on fait comme photos ? puisqu'évidemment, ils ont été garrotés mais les corps ne sont pas là, l'enterrement n'a pas encore eu lieu, il n'a même pas eu lieu dans le village, je crois... qu'est-ce que je fais comme photos ? tout ce que j'ai trouvé à faire moi, c'était un truc d'ambiance sur le village...

Jérôme : le choc qui arrive jusqu'au village.

Antoine de Caunes : voilà essayer de comprendre en images comment des mêmes de 16,17 ans pouvaient risquer leur vie contre un vieux tyran finissant, pour l'idée d'une séparation d'un état, d'une province, c'était quand même assez abstrait, essayer de comprendre ça en images, et j'ai fini avec la mère d'un des condamnés, je lui ai dit : voilà, je voudrais faire un portrait de vous, j'étais très mal à l'aise de lui demander de faire un portrait d'elle, elle venait de perdre son fils, et elle m'a dit avec beaucoup de dignité, elle était habillée tout en noir, elle est partie chercher une photo dans une armoire, elle est ressortie avec la photo de son fils, elle se l'est posée sur le cœur et elle m'a dit : « vas-y fais la photo », et j'ai rapporté ma photo et j'ai été très, très fier de ça , car cette photo représentait tout pour moi, elle racontait l'histoire, pas besoin d'avoir la manif avec le cercueil ouvert avec les mêmes dedans... sauf qu'à l'agence, ils m'ont dit : ben, on n'en veut pas de ça, nous ce qu'on veut justement, c'est la manif avec les cercueils ouverts... même si cette photo dont j'étais si fier a été vendue à Stern, une publication dans Stern quand même qui à l'époque était pas de la merde, j'ai compris en fait que c'était pas du tout le métier que je voulais faire....



Jérôme : c'est ça qui est absolument, je trouve...

Antoine de Caunes : elle était pas un peu longue mon histoire, non ?

Jérôme : mais elle était belle !

Antoine de Caunes : mais un peu longue...

Jérôme : ce qui est chiant, c'est les histoires longues pas bien.

Antoine de Caunes : oui ça arrive, ça je peux vous en faire si vous voulez !

Un bon journaliste

Jérôme : je trouve que c'est assez représentatif de vous cette histoire, moi j'ai eu envie de faire ce métier à cause de vous.

Antoine de Caunes : c'est vrai ?

Jérôme : ouais, très clairement.

Antoine de Caunes : mais pourquoi ?

Jérôme : ben, je vais vous expliquer pourquoi.

Antoine de Caunes : pas trop long, pas trop long !

Jérôme : j'avais envie d'être journaliste, c'est assez tard, j'avais 22,23 et en même temps je commençais à comprendre que véritablement devenir un adulte, c'était une option un peu compliquée et je me disais : mais mince, ce métier va m'amener à devenir très sérieux, peu créatif, à abandonner une certaine forme de second degré, d'humour, d'envie de commentaires et je me suis dit : je n'y vais pas et puis je vous ai découvert et j'ai réalisé qu'on pouvait être à la fois un très bon journaliste, intéressé, travailleur, documenté et créatif, et libre, et c'est ça qui m'a convaincu de commencer des études, c'est marrant, hein ?

Antoine de Caunes : très bien ça, mais je...

Jérôme : mais c'est ça le truc, c'est de ne pas supporter le mec qui vous demande de ramener des cercueils, moi je ne ramènerai pas de photos de corps, donc y a moyen de faire ce métier autrement.

Antoine de Caunes : mais je m'en voudrais de tempérer votre enthousiasme, mais je ne suis pas un si bon journaliste que ça, je suis journaliste parce que je pose des questions aux gens, parce que je m'intéresse et que je sers de transmetteur entre leur histoire et le public.

Jérôme : vous pensez que ce n'est pas ça, un bon journaliste ?

Antoine de Caunes : c'est pas que ça, moi je vis avec une journaliste.

Jérôme : oui, mais je parle d'un journaliste culturel en l'occurrence... y a une différence.

Antoine de Caunes : oui, mais justement, y a différentes manières d'aborder les choses, de faire parler les gens, d'aller chercher ce qui peut y avoir d'original, de ne pas se contenter de réponses un peu convenues.

Jérôme : vous vous vivez avec journaliste, c'est quoi la grosse différence professionnelle entre vous et elle ?

Antoine de Caunes : c'est que... elle, c'est une obsessionnelle de la préparation, c'est-à-dire qu'elle est... par exemple, hier elle a fait une interview de Kiddy Smile, Kiddy Smile c'est un artiste français, un grand black de 2 mètres qui vient des banlieues et qui a été le premier à introduire le *voguing* en France, c'est un peu pointu, et par ailleurs, c'est une grande figure de la communauté LGBT. Elle a préparé son interview pendant deux semaines, c'est-à-dire qu'elle a été chercher des infos sur lui et je ne sais même pas où elle a été les chercher, c'était obsessionnel, elle a fait un dossier de Kiddy Smile comme ça, et elle l'a pris en tête-à-tête pendant deux heures et le mec était ahuri des questions !!

Jérôme : évidemment !

Antoine de Caunes : mais comment est-ce que tu sais autant de choses sur moi, comment es-ce que tu as préparé ça ? d'où ça vient ? il n'avait pas du tout l'habitude, il avait l'habitude qu'on pose les 5 questions usuelles, classiques, et puis tout va bien... et ça j'ai beaucoup d'admiration pour ça...



Sur ma carte d'identité, il est mis « fantaisiste »

Jérôme : parce que vous, vous y allez plus avec votre acquis et vos tripes.

Antoine de Caunes : j'y vais, je prépare mes interviews, bien sûr, je prépare, chaque fois que je reçois quelqu'un, j'ai à peu près en tête le profil général, mais d'abord parce que c'est une quotidienne, et la quotidienne, c'est un tempo de dingue... enfin tout ça pour dire que cette approche du journalisme me plaît énormément

Jérôme : mais vous, vous êtes journaliste ou vous êtes autre chose ?

Antoine de Caunes : je ne sais pas ce que je suis.

Jérôme : vous avez fait du cinéma.

Antoine de Caunes : ouais, j'ai du mal à me définir.

Jérôme : vous avez fait des choses qui ne sont pas du journalisme... mais qui sont... à « Nulle Part Ailleurs » par exemple, évidemment, les personnages qui sont des choses totalement différentes, « la Gaule d'Antoine », c'est aussi très différent, y a une certaine liberté de création finalement, vous vous estimez journaliste ? sur votre carte d'identité, il est mis quoi ?

Antoine de Caunes : sur ma carte d'identité, il est mis « fantaisiste ».

Jérôme : c'est une blague ?

Antoine de Caunes : non, c'est vrai !

Jérôme : il est mis « fantaisiste » ? on peut ?

Antoine de Caunes : ben la preuve ! parce que je crois que le point commun entre toutes ces activités, c'est un peu pompeux de parler de soi comme ça, mais c'est que j'aborde tout cela, je le fais quand même, avec fantaisie ! c'est-à-dire qu'il faut qu'il y ait de la fantaisie dedans, c'est parce qu'il y a de la fantaisie que cela m'intéresse, c'est au contraire même souvent d'introduire dans des sujets qui peuvent être sérieux, graves, la fantaisie comme disent très bien les Anglais, c'est : parler légèrement de choses graves et gravement de choses légères.

Jérôme : hé bien, vous venez exactement de dire pourquoi je vous ai aimé quand j'avais 22, 23 ans.

Antoine de Caunes : vous m'aimez toujours ?

Jérôme : oui, parce que du coup vous le racontez bien, vous avez passé l'examen.

Antoine de Caunes : ah parce que c'est un examen ?

Jérôme : non, enfin si ça dépend, parce que si vous êtes bon, vous payez.

Antoine de Caunes : ah y a un compteur ?

Jérôme : ben évidemment !

Antoine de Caunes : laissez-moi sortir !

Jérôme : ben oui, c'est un taxi quand même ! Fantaisiste... C'est bien comme profession sur la carte d'identité, quoi !

Antoine de Caunes : ben oui, y a un peu de discussion, mais après y a toujours des discussions à l'état civil, j'ai un fils, ma femme voulait qu'on l'appelle Darius, elle est grecque d'origine, Darius c'était l'empereur perse qui a bien fait chier les grecs, c'est paradoxal pour une Grecque de choisir Darius.

Jérôme : c'est vrai.

Antoine de Caunes : oui, mais c'est beau Darius, et moi je disais « Darius de Caunes », ça se la pète un peu, faut juste se calmer là !! on va l'appeler Jean, Jules, Léon enfin... un prénom un peu plus simple... mais non, non, on a eu de grosses discussions sur Darius et finalement on tombe d'accord sur Jules et j'arrive à la mairie pour faire déclarer et le mec me dit « hé alors ? » je lui dis : Jules Darius et Léon et le mec me regarde et me dit : « Darius, Darius ? c'est pas un prénom de cheval, ça ? »... Si ça peut être aussi un nom de cheval si vous voulez, pourquoi est-ce que cela vous évoque ça ? parce que je crois qu'il y en avait un

dans la troisième avec Lafontaine dimanche ... il faut toujours négocier avec l'état civil ! et je préfère comme ça, ça m'avait tellement fait rire cette histoire ! Darius qui redevient un pauvre bourrin, l'Arc de triomphe, après s'être pris des têtes avec les grecs !! Voilà, c'est ça, la fantaisie !!

Les pires années professionnelles sont plus rapides à raconter

Jérôme : c'est quoi vos plus belles années professionnelles ? puisqu'il y a eu effectivement tellement d'émissions, « Rapido » évidemment, la grande époque de « Nulle Part Ailleurs », les 7 années avec Jules-Edouard Moustique...

Antoine de Caunes : je pense que j'aurais plus vite fait de dire les plus mauvaises...

Jérôme : vous avez pris plus de plaisir que le contraire.

Antoine de Caunes : celles où ça a été difficile, celles où il fallait remonter en selle sur le cheval, sur Darius !

Jérôme : c'était quoi ?

Antoine de Caunes : c'était par exemple, ... j'avais fait un film sur Napoléon « Monsieur N » qui n'a pas marché du tout, bon après 1000 explications à ça, à commencer par le fait d'abord que c'était un mauvais film, mais très sincèrement je ne le pense pas, mais y a eu plein de raisons extérieures, le fait qu'on parlait beaucoup, beaucoup, de Napoléon à l'époque, qu'on est arrivé en queue de peloton, et puis le fait que moi qui venais de la télé, qui étais le marrant de la télé, d'un seul coup, je me frottais à un sujet super sérieux.... Tout ça mis ensemble, le film n'a pas marché et ça, ça a été un moment vraiment éprouvant parce que d'abord ça m'a donné... j'ai découvert la notion d'indulgence, voilà, et maintenant quand je parle à des gens qui font du cinéma, je sais ce que ça représente d'accoucher d'un long métrage. Après, tout est relatif, y a des travaux plus pénibles dans la vie... mais tout ce que ça exige de passion, de passion partagée, car on ne fait jamais un film seul, c'est deux, trois ans de votre vie pour arriver à sortir un film qui est quand même le projet le plus enthousiasmant qu'il y ait au monde ! c'est raconter une histoire avec des images et des acteurs, du son, de la musique, des décors, l'écriture, enfin tout est réuni, tout est là, et que la sanction soit brutale comme elle l'est toujours avec tous les films et le jour de la sortie, ça y est, on est fixé, c'est violent, violent, et je sais que cela m'a vraiment affecté, j'ai mis du temps à retrouver un peu de goût aux choses.

Jérôme : parce qu'on le rappelle quand même, vous avez fait beaucoup de télévision, il y a eu l'immense époque de « Nulle Part Ailleurs », c'était vraiment une espèce de sommet de talents et de notoriété etc... et puis après vous arrêtez, vous décidez de faire du cinéma en tant qu'acteur, que réalisateur, vous réalisez plusieurs films aussi, donc y a vraiment une parenthèse et puis vous allez revenir aux médias. Est-ce que ça, le « Monsieur N », cette blessure-là, ou autre chose, fait que cette parenthèse, c'était pas ce que vous attendiez ou est-ce que c'était plus violent que ce que vous attendiez ou est-ce que c'était plus compliqué que ce que vous attendiez ?

Antoine de Caunes : la résolution était plus violente que ce que j'avais imaginé parce que quand on fait un film, on essaie de mettre toutes les chances de son côté évidemment, parce que si on a pas foi dans son projet, c'est même pas la peine d'y aller, et donc, forcément, il y a une blessure, une blessure narcissique là-dedans, surtout quand on vient du monde de la télé où tout le monde vous dit tous les jours combien vous êtes merveilleux, etc... là on se retrouve en première ligne en tant que réalisateur, je ne jouais pas dans le film, en tant que réal, mais je portais le projet... il y a quelque chose de très violent surtout que vraiment, si on n'en est pas persuadé, ce n'est pas la peine de faire ce métier, vraiment on a une conviction intime, que l'histoire qu'on a raconté, la manière dont on l'a raconté, c'était ... la bonne, après évidemment on peut avoir faux, on peut avoir tort, on peut s'être complètement trompé, mais là en l'occurrence dans ce cas particulier, c'était pas le cas, et quinze ans ou plus de quinze ans après, je continue à revendiquer ou à toujours être aussi fier de cette histoire, et d'ailleurs je peux être tout à fait intarissable, ne me lancez pas là-dessus parce



qu'on va y passer trois heures sur Napoléon !!! sur les raisons pour lesquelles cette histoire est passionnante mais voilà pour finir là-dessus.. Oui, c'était un... j'ai arrêté de faire de la télé car j'en avais marre de faire de la télé parce que je tournais en rond parce que c'était trop facile... On aurait pu continuer 10 ans à faire des couillonades, et on s'amusait, et c'était une parenthèse encore, assez enchantée, dans l'histoire de la télé.

Jérôme : donc le cinéma, c'était une histoire plus violente que prévue ?

Antoine de Caunes: oui.

L'échec construit bien plus que le succès

Jérôme : vous regrettez un moment de vous être lancé car « aller vers la souffrance », c'est pas nécessairement le trajet de vie le plus sympa.

Antoine de Caunes : non, je n'y allais pas en me disant : je vais vers la souffrance.

Jérôme : non, mais une fois que vous y êtes allé ?

Antoine de Caunes : à partir du moment où je remettais le titre en jeu, faut accepter de prendre des coups, ça fait partie de la règle du jeu.

Jérôme : vous faites partie des gens qui pensent que l'échec construit, que c'est une bonne chose ?

Antoine de Caunes : oui, absolument, bien plus que le succès, bien plus que le succès.

Jérôme : du coup, qu'est-ce que ça vous a appris vous, de vous retrouver au pilori ?

Antoine de Caunes : ben, on se remet en cause, on se débarrasse de quelques certitudes au passage, on se met à douter, faut pas que le doute devienne trop toxique, car après, il devient incapacitant comme le gaz du même nom, mais oui, simplement on se remet en cause et on se dit : ben voilà, les gens ne m'ont pas suivi. C'est pas ce qu'on attend de moi ou je n'ai pas les capacités de faire ça ou j'ai les yeux plus gros que le ventre, enfin on analyse un peu tout.. On remet les curseurs un peu en place, non, c'est bien, ça fait du bien.

Jérôme : c'est bien de souffrir de manière générale !

Antoine de Caunes : je ne sais pas, si j'arrive à ne pas souffrir, je suis très bien !

Jérôme : bah évidemment.

Antoine de Caunes : j'arrive à faire souffrir les autres, en revanche !

Jérôme : bah y a un certain plaisir, on ne va pas le cacher ! Vous parliez du fait que ça avait dur quand vous êtes passé réalisateur d'être jugé à votre tour et que ça vous avait appris la clémence, l'indulgence et c'est ça que j'aime bien aussi particulièrement aujourd'hui d'ailleurs, c'est la bienveillance dans les médias, aujourd'hui quel regard vous avez sur ça ? sur cette agressivité, voire des fois la mise au pilori volontaire même d'artistes qui n'ont jamais fait qu'une chanson, ... ?

Antoine de Caunes : heu, je suis très mal à l'aise avec ça en fait, mais je suis très mal à l'aise de manière générale avec le rôle des médias là-dedans. Les médias c'est au sens large, incluant les réseaux sociaux, y a eu beaucoup du côté de la télévision, plus que de la radio, et en tous les cas, et certainement pas de la radio pour laquelle je travaille aujourd'hui, un regard très condescendant sur les gens, sur le monde, enfin la télé a beaucoup instrumentalisé le public, le pompon étant évidemment la télé-réalité, là ils s'en servent comme des marionnettistes pervers, mais du coup, je ne sais pas, depuis que la télé privée s'est installée ce qui fait quand même plus d'une génération maintenant, on fait des programmes qui doivent plaire tout de suite au plus grand nombre, et ne considérant pas que le public, c'est une somme de public, ce sont des publics différents, qui ont des goûts différents, et qu'il faut aller chercher, c'est l'idée même du service public, qu'il faut aller chercher un peu et satisfaire à toutes les exigences, au lieu de tout faire d'un seul coup, en concentré... depuis ça, c'est-à-dire les jeux, les émissions de plateau débiles, l'idée on ne prend pas en compte l'intelligence des auditeurs ou des téléspectateurs, eh bien, ça produit des dégâts comme ça.

Jérôme : parce que regardez, quel était le talkshow le plus populaire des années disons 80, 90, c'était « Nulle Part Ailleurs », émission extrêmement bienveillante, je veux dire, il n'y avait pas de méchanceté...



Antoine de Caunes : oui, mais ce n'était pas l'émission la plus populaire, c'est une émission qui a laissé une empreinte forte, mais ce n'était pas une émission...

Jérôme : mais curieusement, elle était bienveillante.

Antoine de Caunes : elle était très bienveillante, oui.

Jérôme : aujourd'hui c'est quoi ? on a Drucker... un peu moins maintenant mais quand même, Ardisson probablement ?

Antoine de Caunes : non, c'est pas bien bienveillant du tout, tout ça.

Jérôme : oui, ça c'est extrêmement malveillant, on est dans la télé qui déjà fabrique des monstres, donc qui est grave, parce qu'il y a des monstres quand même en France de libération de paroles qui ont été créés par la télévision, et par ces émissions-là, on le rappelle très peu souvent, mais il y a quand même une responsabilité assez énorme, ça, vous pensez... Parce vous êtes fantaisiste sur votre carte d'identité, mais vous êtes aussi journaliste, ça ne vous met pas mal à l'aise de faire la même profession qu'eux ?

Antoine de Caunes : non, je n'irais pas jusqu'à dire ça, car ce serait déloyal de ma part, c'est-à-dire que chacun fait son métier comme il l'entend, et moi c'est pas du tout comme ça que je vois les choses, après, ça veut pas dire que j'ai la vérité, on en revient à l'histoire de Napoléon, j'ai perdu, pour autant que j'ai jamais eu, je n'ai pas du tout ce genre de prétention, je peux moi, comme auditeur ou comme téléspectateur être friand ou non de ce genre de choses, mais ce qui est certain, c'est que l'impact que ça a, ce que ça véhicule, ce que ça reproduit en toxicité, comme regard de l'un sur l'autre, ce besoin de juger, ce besoin d'être alimenté en permanence par le petit mot de travers, par le petit coup d'éclat, tout ça c'est quelque chose contre quoi je m'élève vigoureusement, non, non, je déteste ça, je déteste ça, et comme je déteste à certains usages les réseaux sociaux, je déteste l'instantanéité, le manque de recul, le manque de profondeur, la culture de l'instant quoi, qui se règle dans la seconde, c'est extrêmement dangereux, c'est vrai que c'est dangereux.

Twitter et l'humour

Jérôme : vous êtes plutôt utilisateur de Twitter, de manière assez marrante parce que vous retwitter avec un commentaire très court et c'est très marrant, je trouve...

Antoine de Caunes : ben, j'essaie mais...

Jérôme : donc, vous faites partie de la marche ?

Antoine de Caunes : oui, bien sûr, je fais partie de la marche, mais alors moi je n'utilise pas du tout twitter pour débattre, pour argumenter, c'est pas du tout ça, moi c'est comme un sudoku, vous savez le truc des vieux, les gens qui font des mots croisés, moi ça m'amuse d'essayer de trouver la formule, le truc drôle qui répond à une proposition, c'est un petit jeu qu'on fait avec mon pote Chalumeau et je pense qu'il a eu d'ailleurs le mot définitif dans cette affaire, parce que, le mot de la fin...

Jérôme : j'ai pas vu...

Antoine de Caunes : parce qu'il y avait eu une annonce, je ne sais pas si c'était « Le Monde » qui annonçait la mort de Jean-Luc Delarue, il y a quelques années, et il avait commenté d'un trait lapidaire et laconique « sniff », quatre lettres, difficile à toper !

Jérôme : difficile à battre.

Antoine de Caunes : difficile à toper, mais je ne perds pas espoir, en fait, voilà c'est un petit jeu comme ça pour envoyer de la vanne !

Jérôme : mais est-ce que vous ne vous étiez pas pris un petit truc aussi avec « Allah est gland »...

Antoine de Caunes : ah si !

Jérôme : c'était vous, « Allah est gland »...

Antoine de Caunes : non, ça ne rigolait pas du tout là, en fait l'intitulé de l'article c'était « trois djihadistes tués par un sanglier en Irak », ce qui est assez irréal.



Jérôme : c'est une news étonnante.

Antoine de Caunes : c'est une news étonnante, donc le commentaire oui, c'était « Allah est gland »... , ça m'a valu une mini fatwa, quelques menaces de sévices corporels sur moi, mes descendances et les générations à venir.

Jérôme : c'est violent ça, quand ça vous arrive

Antoine de Caunes : oui, c'est très violent.

Jérôme : vaut mieux pas que ça arrive tous les deux mois.

Antoine de Caunes : c'est très violent.

Jérôme : vous connaissez le dessin de Philippe Geluck sur un djihadiste se fait sauter en plein marché ?

Antoine de Caunes : non.

Jérôme : il est très marrant, donc un djihadiste se fait sauter en plein marché, et on voit juste un djihadiste à quatre pattes en train de se faire sauter en plein marché, ça ne lui a pas valu que des remerciements.

Antoine de Caunes : le sens de l'humour est devenu plus relatif ces dernières années, oui, y a des sujets tabous et évidemment les sujets tabous, sont les premiers qu'on a envie d'aller bousculer, oui c'est une vraie question, ça...

65 ans

Jérôme : dites, y a un truc qui me chipote depuis tout à l'heure.

Antoine de Caunes : qui vous chipote ?

Jérôme : on peut dire votre âge ?

Antoine de Caunes : oui.

Jérôme : vous êtes né en 53.

Antoine de Caunes : décembre 53.

Jérôme : fin 53, ok je vous le conseille.

Antoine de Caunes : nuance.

Jérôme : ok, 1^{er} décembre 53, ce qui vous fait quand même l'air de rien...

Antoine de Caunes : 65.

Jérôme : 65 ans, attendez, c'est un emploi à temps plein ou vous avez des gênes tout à fait exceptionnels.

Antoine de Caunes : non, des gênes favorables.

Jérôme : parce que c'est hallucinant, vous avez une tête de jeunot !

Antoine de Caunes : une tête de jeunot ? Monsieur sait parler à ses invités ! non, je n'ai pas une tête de jeunot, j'ai des gênes, oui, de bons gênes, j'avais des parents qui ne faisaient pas leur âge non plus et puis, je crois qu'en fait ce qui me tient et me maintient et crée l'illusion, c'est une fois de plus que le plaisir que je prends à ce que je fais, ce qui n'est pas un plaisir fin, c'est pas super et puis je rentre et je suis totalement déprimé, encore que ça peut m'arriver, mais je suis enthousiasmé le matin en me levant à l'idée de ce que je vais faire, des gens que je vais rencontrer, des histoires que je vais raconter, des conneries qu'on va faire,

Jérôme : vous êtes très différent du jeune homme que vous étiez ?

Antoine de Caunes : non, pas tant que ça, la constance, c'est le mauvais esprit, l'héritage, là aussi comme les gênes, je ne peux pas m'empêcher de faire du mauvais esprit, autant j'adore la bienveillance, et je trouve que c'est vraiment une vertu cardinale et que l'époque en manque cruellement et qu'il faut être indulgent, il faut faire preuve d'indulgence, sans se transformer en grenouille de bénitier, il faut être un ..faut essayer de comprendre, il y a toujours des circonstances atténuantes, il ne faut pas,...les procès sommaires, c'est impossible, autant je revendique cette bienveillance, autant je ne peux pas échapper au mauvais esprit, c'est-à-dire à la vanne pourrie, au truc...

Jérôme : plaisir du bon mot, quoi !



Antoine de Caunes : oui, plaisir du bon mot qui éventuellement peut faire deux, trois dommages collatéraux, c'est pas impossible, mais en fait c'est sans méchanceté, ou alors c'est une méchanceté tellement camouflée, et habilement dissimulée qu'elle amuse tout le monde, ce qui est pas impossible.

Qu'est-ce qui a changé ? entre le jeune homme et l'homme que vous êtes aujourd'hui ?

Jérôme : qu'est-ce qui a changé ? est-ce qu'il y a des choses qui ont changé véritablement ?

Antoine de Caunes : oui, oui, je crois, j'ai changé comme tout le monde, on change, on peut rester axé, autour d'un axe oui, on peut rester articulé autour d'un axe qui est le même mais évidemment on change, je ne suis pas l'homme que quand j'avais 20 ans ou quand j'avais 30 ans, je n'ai pas les mêmes centres d'intérêts, j'ai quand même appris deux, trois choses en vivant...

Jérôme : quoi par exemple, d'essentiel ?

Antoine de Caunes : bah à quel point certaines choses sont précieuses, voilà, et pour en rester à ça, sur les gens auxquels on tient, sur l'importance qu'ils ont pour vous, sur le fait de pouvoir leur dire tout simplement au lieu de se dire, bah ils sont là pour toujours ou je trouverai bien un moment... aller à l'essentiel comme dans la littérature, se débarrasser du grade et des effets de style, ne plus avoir à chercher à exister, à trouver sa place dans le monde, y a un moment où on a une vague idée d'où on est, de qui on est à peu près...

Jérôme : pas mal, ça ! ça arrive vers quel âge, ça ? ça m'intéresse...

Antoine de Caunes : alors y a pas de secret en fait, y a pas d'âge, non y a pas de bascule, je pense qu'en fait, c'est la somme de plein de choses, des réussites comme des échecs, des déconvenues, des revers de fortune, des désillusions, après chacun se fait sa tambouille, y a pas de recette, vous savez tous ces livres de ... comment ils appellent ça ?

Jérôme : de bien-être.

Antoine de Caunes : oui, de bien-être, ça me tue, ça !

Jérôme : oui, c'est terrible.

Antoine de Caunes : ça me tue.

Jérôme : la pleine conscience...

Antoine de Caunes : oui, enfin bon !

Jérôme : vous avez remarqué que des philosophes allemands qui ont fait un truc génial dessus, donc toutes les choses qui sont à la mode aujourd'hui, la pleine conscience, le yoga, le running, courir, donc tout ce dont notre société porte au pinacle, ce sont uniquement des choses qu'on fait, un tout seul, ou deux uniquement pour sa gueule, rien pour les autres, ça veut probablement dire quelque chose.

Antoine de Caunes : très juste, très juste, parce que les gens sont heu... je ne sais pas mais on vit dans un monde assez stressant, anxigène, donc ils ont besoin de se rassurer je pense, enfin je ne sais pas, honnêtement, je n'ai pas d'avis là-dessus mais juste ça me gave !!

Jérôme : vous courez, vous ?

Antoine de Caunes : oui, j'ai couru un petit peu, mais ça m'ennuyait.

Jérôme : c'est chiant, hein !

Le cyclisme et Eddy Merckx

Antoine de Caunes : j'ai fait beaucoup de vélo en revanche, c'est aux Belges que je m'adresse ! j'ai fait beaucoup, beaucoup, beaucoup de vélo, intensément avec une grande passion pour la culture du vélo ! la mythologie cycliste, ça, ça m'a bien travaillé longtemps, puis j'ai un peu levé le pied, faute de temps, enfin voilà, beaucoup de vélo !

Jérôme : alors comme on vient de Belgique et que vous aimez le vélo, allez, j'ai un petit cadeau pour vous.



Antoine de Caunes : c'est quoi ? ouh qu'est-ce que c'est, ça va m'exploser à la gueule ou quoi ? c'est quoi ? de l'EPO ?

Jérôme : non.

Antoine de Caunes : ah c'est un maillot !! le maillot de Merckx ! la vache, joli, magnifique !

Jérôme : ça va, il vous plaît.

Antoine de Caunes : ah oui, ah oui, il est magnifique...

Jérôme : on hésitait pour le ton...

Antoine de Caunes : ah non, il est magnifique, c'est un maillot d'automne 8

Jérôme : c'est le maillot d'Eddy.

Antoine de Caunes : bah oui, évidemment c'est le maillot d'Eddy... bon, il ne l'a pas porté.

Jérôme : non, on voulait qu'il vous le signe, et juste avant le tour de France, il est en galère là !

Antoine de Caunes : il est un peu occupé, ah mais y en a deux, c'est quoi ? ah un t-shirt avec tous les t-shirts de Merckx !

Jérôme : tout à fait !

Antoine de Caunes : wouah ! collector !! génial !

Jérôme : c'est le cadeau de la Belgique.

Antoine de Caunes : merci la Belgique, ah du coup, je peux le garder alors puisque c'est un cadeau.

Jérôme : ah ben oui, c'est le principe.

Antoine de Caunes : ou vous le sortez à chaque émission ?

Jérôme : non, non c'est le principe, on vous les laisse.

Antoine de Caunes : Eddy Merckx le jour où - j'ai interviewé beaucoup de monde dans ma vie, ma longue vie, mais le jour où on a reçu Merckx sur le plateau de Nulle Part Ailleurs...

Jérôme : vous aviez 8 ans

Antoine de Caunes : je n'avais même pas 8 ans...c'était le Père Noël qui débarquait quoi !

Jérôme : pourquoi à ce point ?

Antoine de Caunes : je ne sais pas, j'arrivais pas lui parler, je n'avais pas à faire une question cohérente...

Jérôme : non !!

Antoine de Caunes : j'étais là vraiment comme un débile quoi ! oui, oui !

Jérôme : qu'est-ce qui vous fascine à ce point chez lui ? il vous intimide, d'ailleurs ?

Antoine de Caunes : non, non pas du tout parce que c'est le plus charmant des hommes quand même, c'est un mec tellement sympathique et débonnaire et simple, mais en fait c'était l'époque où je pratiquais beaucoup, donc j'étais inscrit dans un club à Puteaux, donc on faisait des sorties tous les weekends et pour le coup, comme je pratiquais beaucoup, beaucoup le vélo, là encore, j'étais un mauvais cycliste, comme j'étais un mauvais batteur avant, j'ai quand même réussi à approcher, à approcher en tous les cas, les sensations du vélo, j'ai ressenti ce que c'était de souffrir sur un vélo et de la discipline, le travail, l'ascèse et la rigueur que ça demande de pouvoir même, on ne parle même pas de Merckx là, d'être le dernier du Tour de France, d'arriver à faire ça, et du coup, évidemment des champions comme Merckx, comme Hinault, même à l'époque, moi j'adorais Armstrong, mais bon, personne n'est parfait, mais je vénérerais Merckx, Merckx, c'est le plus beau palmarès de toute l'histoire du cyclisme, il est hors normes, quoi !

Jérôme : oui, il est hors normes.

Antoine de Caunes : fou, donc voilà, en rencontrant Merckx, c'était le Père Noël qui descendait plus tôt que prévu.

Rencontrer ses idoles



Jérôme : vous avez eu ça, d'autres fois dans votre carrière, de rencontrer des gens, pas qui vous intimidaient, où vous vous retrouviez ...?

Antoine de Caunes : oui, oui, où tu fais un peu dans ton benne en arrivant à l'interview, oui, j'ai eu ça avec Dylan, parce Dylan, d'abord, n'aime pas les interviews, ça le fait chier, il en fait une de temps en temps, où il y va, mais la plupart du temps, 9 interviews sur 10 c'est pourri, il répond pas, il répond à côté, et moi je vénérerais tellement Dylan, une telle adoration pour Dylan qui est vraiment un mec fondateur, que le jour où je me suis retrouvé face à lui, j'avais, d'abord je connaissais tout sur Dylan, j'avais sur-préparé mon interview, je savais qu'il pouvait être avare de mots, donc j'avais 300 questions prêts, pour 30 minutes d'interview, 30 minutes en tête à tête avec Dylan, ça marque quand même et puis évidemment il a fait sa tête de con, il était *raide-deaf*, pupilles comme des têtes d'épingles, il était maquillé comme des vieux indiens, et il répondait par oui ou par non ou par je ne sais pas.

Jérôme : donc, rencontre décevante.

Antoine de Caunes : oui, jusqu'au moment où j'ai pas lâché le morceau, je ne me suis pas démonté, et je l'ai harcelé. Vraiment. C'était un bombardement de questions, jusqu'au moment où il y en a une qui l'a déclenché un peu sur l'influence des poètes français sur son écriture, là il s'est, il a un peu lâché prise. Oui, mais en arrivant à l'interview, là je ne faisais pas le malin.

Jérôme : c'est dur de rencontrer ses idoles.

Antoine de Caunes : surtout des mecs comme ça.

Jérôme : oui, où on peut même parler de génie, même si c'est un peu galvaudé, mais dans son cas, je pense qu'on peut y aller.

Antoine de Caunes : oui, comme la première fois que j'ai rencontré Springsteen, c'était pareil, j'étais un gamin.

Jérôme : c'est une passion qui ne se tarit pas.

Antoine de Caunes : non.

Jérôme : pour Springsteen.

Antoine de Caunes : non.

Jérôme : ça sera à vie, quoi ?

Antoine de Caunes : heu oui, oui d'abord parce qu'il alimente avec son travail avec ses..., on peut pas dire que ce soit un mec qui vive sur ses acquis

Jérôme : question très envieuse, vous avez vu le spectacle à Broadway, vous ?

Antoine de Caunes : oui.

Jérôme : ben oui, je m'en doutais.

Antoine de Caunes : oui, je me suis fait la folie d'un aller/retour de 36 heures.

Jérôme : 36 heures aller/retour, mais ça valait le coup ?

Antoine de Caunes : ben, évidemment, après on a fait l'interview pour « Popopop » (France Inter), c'était un peu justifié.

Jérôme : évidemment !

Antoine de Caunes : oui, bien sûr, je le suis passionnément, parce que c'est toute l'histoire et plus l'histoire se construit, et plus je la trouve passionnante. D'abord je suis quelqu'un d'assez loyal, c'est-à-dire que je ne vais pas commencer à démonter un artiste, sauf vraiment à ce qu'il change son fusil d'épaule ou à ce qu'il renonce, ce qui est très loin d'être le cas de Springsteen. Et puis là, cas rarissime avec lui, l'adéquation, l'épaisseur d'une feuille de papier à rouler qu'il y a entre ce qu'il est et ce qu'il fait.

Jérôme : ce qui est rarissime.

Antoine de Caunes : ah oui, c'est rarissime.

Jérôme : c'est le même homme devant et derrière.

Antoine de Caunes : c'est le même homme, c'est un type, alors c'est Springsteen, aujourd'hui ça représente le Mont Rushmore aux Etats Unis, Springsteen, c'est une institution monstrueuse, on ne le mesure pas du tout ici en Europe, mais c'est le même mec, c'est un fils de prolo du New Jersey qui est retourné vivre à 20 minutes de l'endroit où il est né, qui a ses racines là-bas, qui voit les gens du coin, qui est toujours aussi concerné par l'état de son pays de manière générale que par la vie des gens.

Je suis un exécration musicien

Jérôme : c'est assez comique parce quand on vous demande les rencontres les plus importantes pour vous, ... vous avez fait du cinéma, c'est vous qui avez choisi de faire du cinéma ?

Antoine de Caunes : oui.

Jérôme : vous ne parlez que de musiciens, ce sont les rencontres les plus importantes pour vous ?

Antoine de Caunes : oui.

Jérôme : c'est triste de ne pas avoir fait de la musique pour vous ? est-ce que c'est le truc vraiment auquel vous auriez voulu accéder ? c'était le Graal, quoi, la musique ?

Antoine de Caunes : non, non, c'était pas pour moi, je ne suis pas musicien, je suis un exécration musicien.

Jérôme : non, mais après c'est du travail aussi

Antoine de Caunes : non, non, il faut un minimum de don !

Jérôme : vous croyez à ça ?

Antoine de Caunes : ah oui, j'y crois beaucoup.

Jérôme : au talent inné, vous voulez dire ?

Antoine de Caunes : je crois au don, et puis après, c'est du travail.

Jérôme : le don, vous ne l'aviez pas dans la musique ?

Antoine de Caunes : y a le don, y a une oreille, une histoire à raconter, le talent pour la musique... non, non, moi je ne suis pas ça, je ne suis pas musicien, je suis mélomane, j'écoute beaucoup de musique, j'ai un soupçon d'oreille, mais je ne pas du tout musicien, croyant mais pas pratiquant.

Jérôme : et en même temps es-ce que vous n'avez pas fait le générique de X-Or...

Antoine de Caunes : oui, mais enfin, je n'ai fait que les paroles.

Jérôme : oui, mais quand même, c'est une chanson qui a été entendue !

Antoine de Caunes : elle a été entendue parce qu'il y avait une série, les gens ne se sont pas rués en masse pour écouter mes paroles en se disant : « ouais, on a vu la lumière » !

Jérôme : c'était le shérif de l'espace ?

Antoine de Caunes : oui, « shérif de l'espace, son royaume c'est notre galaxie », vous n'avez pas oublié ça !

Jérôme : mais moi, je ne l'ai pas oublié, d'ailleurs, regardez, je m'en souviens...

Antoine de Caunes : elle vous a traumatisé ou ?

Jérôme : non, la chanson ne m'a pas traumatisé, ce qui m'a traumatisé, c'est quand j'ai réalisé que c'était vous qui aviez écrit les paroles.

Antoine de Caunes : c'est là que vient le traumatisme.

Jérôme : non, mais la chanson ne m'a pas fait d'effet traumatique.

Antoine de Caunes : non, mais c'est un peu rude de passer de Springsteen à X-Or?

Jérôme : non, mais adorer Springsteen et écrire X-Or, c'est particulier !

Antoine de Caunes : mais non, ça ne remplit pas les mêmes cases, c'est pas tout à fait la même histoire, non, non, les histoires des chansons...

Quel talent !



Jérôme : c'est horrible, des fois, de ne pas avoir le talent qu'on aimerait avoir ? pour certaines choses, qu'est-ce que c'est frustrant !

Antoine de Caunes : non, moi si j'ai un regret ou deux, c'est de ne pas avoir appris à jouer d'un instrument vraiment, non, c'est-à-dire dire qu'il faut forcer, c'est pas juste « amuse-toi ».

Jérôme : vous faites ça avec vos gamins, vous ?

Antoine de Caunes : oui, j'essaie.

Jérôme : ça leur plaît que vous forciez ?

Antoine de Caunes : non !

Jérôme : ils jouent ? il faut qu'ils grandissent ?

Antoine de Caunes : non, mais j'aurais aimé qu'on me mette à la guitare ou au piano. Après, c'est génial de savoir jouer d'un instrument, et puis on se promène avec partout, quoi ! mais pour répondre à votre question concernant la musique, en fait ça dépasse la musique, moi des gens comme Dylan, des gens comme Lennon, McCartney, des gens comme Bruce, là aujourd'hui ce sont des gens qui m'accompagnent dans ma vie, c'est des gens qui me racontent des histoires qui me touchent profondément, dont la musique illumine ma vie, je l'écoute en toutes circonstances, ça me fait du bien, ça me console, ça me galvanise, ça a tous les effets possibles que peut avoir une œuvre d'art ! parce qu'avec le temps, l'histoire s'est construite, comme vous le disiez avec Bruce, Bruce pour moi, c'est une histoire, enfin pas l'histoire d'une vie parce que j'ai découvert Bruce quand j'avais une trentaine d'années mais, c'est comme une bande son, elle est là en permanence. Et après, je peux bouger, je peux faire d'autres choses, mais je pourrais très bien vous parlez de trois acteurs, et quand vous me posez la question, qui j'ai eu en face de moi qui m'ait vraiment, vraiment... ça reste Merckx qui s'est pas encore mis dans la musique, ça reste Dylan, ça reste Bruce, Eastwood, le jour où j'ai rencontré Eastwood, il y a longtemps, je n'en menais pas large non plus !

Jérôme : c'est quelque chose quand même.

Antoine de Caunes : ce sont des individus puissants qui ont un monde en eux, qui ont tellement de choses...

Jérôme : qu'est-ce qu'ils ont de plus à votre avis ?

Antoine de Caunes : je ne sais pas si c'est plus ou moins, ils sont juste différents, je crois que ce sont des gens qui sont en phase avec eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas à côté d'eux.

Jérôme : parfaitement dans leurs pas ?

Antoine de Caunes : oui, en se cherchant, en étant exigeant, compliqué...

Jérôme : eh bien, si c'est ça que ça donne quand on est parfaitement dans ses pas, il faudrait vraiment qu'on nous explique à vivre dans nos pas dès qu'on est petit parce qu'on nous dit : il faut que tu aies un boulot quand tu seras grand, on nous dit pas faut que tu marches dans tes pas !

Antoine de Caunes : oui, ce serait mieux, mais après, je me demandais pourquoi Léonard de Vinci était meilleur que les mecs autour de lui à son époque ? ben, le mec il est objectivement meilleur, il a un truc que les autres n'ont pas, voilà, Springsteen, il a un truc qu'Herbert Léonard n'a pas ! je dis Herbert Léonard, mais ça pourrait être C Jérôme !

Questions dans la petite boîte

Jérôme : évidemment, je comprends, oui là, y a une petite boîte, c'est pas un cadeau.

Antoine de Caunes : c'est quoi, vous avez eu une poule ? y a une poule qui est passée dans cette voiture ?

Jérôme : oui, tout à fait,

Antoine de Caunes : c'est quoi ?

Jérôme : vous pouvez ouvrir.



Antoine de Caunes : ah ce sont des questions mystères ?

Jérôme : pas vraiment.

Antoine de Caunes : c'est un gage ? c'est même pas cap ... quel est le livre que vous avez le plus souvent offert dans votre vie ? c'est un livre qui s'appelle « La religion » de Tim Willocks.

Jérôme : je ne connais pas.

Antoine de Caunes : chez Sonatine. Qui est objectivement le livre que j'ai le plus offert dans ma vie parce c'est un livre que j'ai lu il y a une dizaine d'années quand il a été publié en France et je suis tombé en arrêt, ce livre, c'est un pavé, c'est un roman historique qui doit faire 700, 800 pages et je suis tombé littéralement en arrêt, envoûté par le livre, au point, parce que je lis beaucoup, je suis un très gros lecteur, et j'ai une immense passion pour Alexandre Dumas et pour Stephenson, qui sont vraiment mes deux repères, après, plein d'autres écrivains, mais Stephenson, Dumas, les écrivains où je reviens toujours, je relis Monte Cristo tous les trois, quatre ans, tous les cinq ans...

Jérôme : carrément ?

Antoine de Caunes : et donc, quand je suis tombé sur « La religion » de Tim Willocks, j'ai eu une espèce d'interférence qui s'est produite et j'ai eu le sentiment de lire un livre qui était au niveau, au niveau de ces deux-là, qui m'a transporté, subjugué, passionné, épaté, enfin bon, les adjectifs me manquent, et je l'ai fait lire, j'ai commencé à l'offrir en rafale à tous les gens auxquels je tiens, et dans 8 cas sur 10, ça a déclenché le même syndrome, c'est-à-dire une espèce de fascination pour ce livre qui ressemble à rien, enfin si, qui ressemble à des romans historiques, et du coup, Tim Willocks, c'est devenu quelqu'un de très important dans ma vie dont j'ai lu tous les livres et y compris son dernier « La mort selon Turner » qui est un polar contemporain, *darkissime* ..., génial, et donc « La religion ».

Jérôme : une autre, y en une autre...

Antoine de Caunes : un autre œuf ? le disque que vous avez le plus souvent offert ?

difficile à dire ça, ça serait, je ne sais lequel, mais il y en aurait trois qui reviennent assez souvent, il y a « Blonde on Blonde », de Dylan, y a le Double Blanc des Beatles et « Nebraska » de Bruce que j'adore, qui est un album profond, qui résiste à 50.000 écoutes, ça se jouerait entre ces trois-là.

Jérôme : c'est marrant, cet attrait, enfin vous allez me dire, en même temps, les Beatles sont britanniques, mais Dylan et Springsteen, y a quand même, un côté ouvrier.

Antoine de Caunes : tropisme américain.

Jérôme : tropisme américain complet...ouvriers, littéraires, il y a quand même quelque chose qui se recoupe très fort.

Antoine de Caunes : y a surtout un attrait, et un engouement pour, dans cette pop culture dans laquelle on a grandi, la culture populaire de l'après-guerre, y a d'abord pour les gens de ma génération le sentiment en découvrant des artistes de ce calibre-là, qu'on est ailleurs, on n'est pas tout à fait sur la même planète, l'imagination, l'inspiration, la concision, la perfection dans le texte, le fait d'apprendre la langue en les lisant.

Je me sens chez moi en Angleterre

Jérôme : c'est ce que vous avez fait vous, vous avez appris l'anglais en les lisant ?

Antoine de Caunes : j'ai pratiquement appris l'anglais moi avec Sergeant Pepper's, ce qui explique mon niveau d'anglais, j'ai découvert la langue en même temps que je la lisais, avec toutes ses nuances, avec ces espèces de polyphonies, et puis surtout des artistes qui étaient..., parce qu'on s'est beaucoup construit contre la culture de nos parents : moi la culture des mes parents, c'était l'opéra du côté de mon père et la chanson française du côté de ma mère, même si ma mère adorait Gainsbourg et Trenet que j'adore aussi, c'était le quotidien, c'était ce qui baignait le quotidien, donc nous, on avait besoin de se construire un monde à nous,



et ce monde-là d'abord, c' était l'alternative du mouvement yéyé en France, qui est quand même le fond du tonneau, et puis surtout l'adaptation de musiques dont on gagnait tout à aller écouter l'original, et donc, voilà, ce sont des artistes qui sont devenus, des références absolues, et évidemment quand vous avez grandi en suivant à la trace, pas à pas, vraiment, minute par minute, un groupe comme les Beatles à l'époque, c'est très difficile de passer après à... je ne vais pas vous citer de nom parce que je vais encore blesser des gens, vous voyez...mais la barre, elle est tellement.. Pareil avec Dylan !

Jérôme : vous travaillez encore en Angleterre ?

Antoine de Caunes : non.

Jérôme : car ce que les gens savent moins, c'est que vous y avez travaillé massivement, il y a eu « Eurotrash » avec Gaultier, mais y eut aussi une autre émission que vous faisiez en prime time...

Antoine de Caunes : y a eu « Rapido » d'abord, ensuite « Eurotrash », et puis une émission qui s'appelait « Le Show ».

Jérôme : « Le Show », voilà, est-ce qu'il n'y avait pas même José Garcia dans « Le Show » ?

Antoine de Caunes : oui, oui.

Jérôme : en robe ?

Antoine de Caunes : oui, il était chef d'orchestre, « Hairy man in a dress », avec une longue robe rouge et un orchestre exclusivement féminin.

Jérôme : « homme poilu avec une robe » ?

Antoine de Caunes : exactement. Je vois que monsieur est bilingue ?

Jérôme : quand les gens ont un accent comme vous, je comprends ! ça a été fou cette histoire anglaise parce que vous parlez anglais avec un accent très français !

Antoine de Caunes : de merde !

Jérôme : qu'est-ce qui s'est passé avec les Anglais ?

Antoine de Caunes : je ne sais pas, j'adore l'Angleterre, on parlait des Etats-Unis et des héros américains, enfin des héros, je n'aime pas ce mot, je veux dire des modèles... l'Angleterre est capitale, pour moi, l'Angleterre, c'est fondateur, c'est pour ça que j'ai appris à parler anglais grâce aux Anglais, j'ai fait mon premier voyage linguistique, j'avais 12 ans, c'était en 1965 avec ce qui se passait en 65, et j'ai grandi en me nourrissant de ça, et comme j'avais des parents qui étaient très friands de l'humour anglo-saxon, et anglais en particulier, de toute cette distance, de toute cette mise à distance, ironie, c'est devenu en fait, je me sens chez moi en Angleterre.

Jérôme : mais ce qui est fou, c'est qu'eux vous ont aimé aussi.

Antoine de Caunes : ah oui, alors là c'est plus paradoxal, c'est étonnant.

Jérôme : c'est ça qui est dingue dans l'histoire.

Antoine de Caunes : bah écoutez, je pense qu'il leur faut un Français par génération.

Jérôme : oui, Gainsbourg, une année.

Antoine de Caunes : il y a eu Cantona, il y a eu Sacha Distel, aussi...

Jérôme : c'est vrai à ce point ?

Antoine de Caunes : y avait un show en Angleterre qui s'appelait le « Sacha Show » C'est dur à dire, « Sacha Show ».

Jérôme : plus facile à dire en anglais à mon avis, eh bien merci Antoine !

Antoine de Caunes : ça y est ?

Jérôme : n'oubliez pas vos lunettes, vos clés, vos cadeaux....

Antoine de Caunes : merci **Jérôme**, la course a été très plaisante !

